

Fondements d'une Banque "solidaire" d'après l'expérience de la NEF

La NEF partage avec des institutions bancaires comme la G. L. S. en Allemagne, Triodos aux Pays-Bas, Mercury en Grande Bretagne, la B. C. L. en Suisse un certain nombre de concepts fondateurs issus de la pensée de Rudolf Steiner (1861-1925), un peu comme les Banques et Coopératives "Raiffeisen" trouvent leurs fondements dans l'oeuvre de Friedrich Wilhelm Raiffeisen (1818-1888). Toutefois, à la différence de Raiffeisen, Steiner n'a pas créé lui-même d'organisme bancaire, mais il a apporté dans des cycles de conférences et des écrits sur les questions sociales et économiques, à l'époque dramatique de la République de Weimar et de la Révolution russe, des idées extrêmement novatrices et pratiques sur les comportements individuels et collectifs qui seraient de nature à favoriser la santé du corps social. Le rapprochement paradoxal qu'il fait entre le concept de fraternité et la sphère de l'économie d'une part, et d'autre part sa réflexion sur les multiples natures de l'argent et leurs fonctions respectives dans ce qu'il appelle "l'organisme social" sont en particulier à l'origine des réalisations bancaires énumérées ci-dessus.

Le présent document rédigé à la demande de Gérard ELOY (Secrétaire Général de la Fondation pour le Progrès de l'Homme) comporte deux parties : la première tente d'esquisser une présentation des idées et des modalités d'action dont il vient d'être question, la seconde s'efforce de montrer comment ces idées et pratiques peuvent s'inscrire dans des organismes de nature bancaire et contribuer ainsi effectivement à la réalisation d'une certaine harmonie du corps social.

1ère Partie

UNE LECTURE DE LA REALITE

I - De Bernard de Mandeville à Rudolf Steiner

Les pères fondateurs de la pensée économique classique de Adam Smith à David Ricardo, et avant eux le huguenot franco-hollandais B. de Mandeville, auteur de la fable des abeilles (l'égoïsme de chaque abeille fait la prospérité de la ruche), ont érigé en postulat le fait que la recherche de la satisfaction maximale des besoins et des désirs personnels constituait non seulement le principal ressort de la machine économique, mais également la pierre angulaire d'une société harmonieuse, l'addition des satisfactions individuelles ne pouvant manquer d'aboutir au bonheur de l'ensemble de la société. Chacun ayant un intérêt personnel à échanger des marchandises et des services avec d'autres, la règle d'or de l'économie sera donc de rendre la plus aisée possible la rencontre de l'offre et de la demande sur le marché. Tout ce qui gêne cette rencontre où la concurrence parfaite aiguise la compétence et l'efficacité, est contraire à l'intérêt général de la société. Dans cette conception, la liberté et l'égoïsme naturel des individus apparaissent comme les fondements d'une économie qui déjà vers la fin du XVIIIème siècle avait

tendance à devenir une fin en soi et à imposer ses règles à la vie sociale toute entière.

Inutile de rappeler qu'en dépit des critiques dont elle a été l'objet, et des ombres à son bilan (à côté d'incontestables mérites) cette pensée économique domine plus que jamais la société contemporaine. La tentative marxiste de transformer l'ordre libéral et capitaliste a notamment consisté à substituer une sorte d'égalité formelle entre les acteurs de l'économie, à une liberté que ses effets pervers condamnaient. L'égalité théorique des acteurs dans une économie dirigée par un Etat censé représenter le peuple, s'est cependant révélée au moins aussi contraire à la bonne santé du corps social que la liberté sans frein de l'économie libérale.

Les effets pervers du libéralisme ont aussi suscité, pendant tout le XIXème siècle, les initiatives des personnalités pragmatiques et généreuses qui ont fait naître les formes coopératives contemporaines : Robert Owen, et les artisans de Rochdale en Angleterre, Schultz-Delitsche et F. W. Raiffeisen en Allemagne, Fourier, Godin, Fauquet, Durant en France, pour ne citer que les plus connus. La marque commune de leurs démarches fût la recherche de solutions pratiques à effets immédiats pour soulager des situations de

misère extrême (Raiffeisen en 1856), ou bien offrir des alternatives à des conditions de vie ressenties comme indignes de l'être humain (Owen, Godin...). Dans tous les cas la solution a résidé principalement dans la "coopération" entre les personnes concernées, c'est-à-dire dans la solidarité active et la co-responsabilité, ceci impliquant toutefois une certaine liberté d'inspiration et d'action ainsi qu'une certaine autonomie économique du groupe. Comme on le sait, ces démarches solidaristes et coopératives ont le plus souvent été éclairées par une philosophie humaniste fortement imprégnée de christianisme.

Dans ses écrits et conférences de 1918 à 1924, Steiner propose une lecture de la réalité des besoins de ce qu'il nomme "organisme social", qui, à bien des égards valide les pratiques coopératives. A contrario il fait ressortir le caractère abstrait, donc dangereux, des idéologies antagonistes qui inspirent l'extrême libéralisme et l'extrême étatismisme.

... / ...

II - L'économie et la fraternité

Dans l'organisme humain s'interpénètrent des "systèmes" complémentaires, chacun étant à la fois soumis à ses propres lois biologiques et en rapport avec celles des autres.

Très schématiquement Steiner distingue un système neuro-psychique, un système rythmique (circulation du sang, respiration) et un système métabolique. L'état de santé, toujours remis en cause, réside dans un rapport fonctionnel correct entre les systèmes, la maladie provenant notamment de l'empiétement d'un système sur un autre. Sans pousser trop loin l'analogie "l'organisme social" comporte aussi des fonctions complémentaires et interdépendantes dont les règles de fonctionnement sont spécifiques. Steiner, qui se défend de bâtir une théorie économique ou sociologique, "lit" dans la réalité socio-économique de son temps (qui demeure encore largement la nôtre), la coexistence et l'interrelation de trois fonctions ou domaines, qui sont : le domaine culturel-spirituel (qui englobe toutes les manifestations de la créativité des individus), le domaine du droit et de l'état (où les lois régissent les rapports entre les personnes), le domaine de l'économie (où sont organisés les échanges de marchandises et de services). Steiner souligne que la santé de l'organisme social exige que chacun de ces domaines soit régi par les règles qui lui sont particulières, règles qui obéissent à "la même nécessité d'airain que les lois de la biologie". Ainsi, il observe que la vie de l'esprit (la créativité dans n'importe quel domaine de l'activité humaine), ne s'épanouit que dans la liberté, et que celle-ci n'est d'ailleurs à sa juste place que dans ce domaine. La règle qui s'impose, par contre, dans les rapports entre les personnes (rapports régis par les lois) c'est l'égalité, et c'est la mission de l'Etat que d'en assurer le respect. Enfin la grande loi dont a besoin, de par sa nature même, l'économie, fondée sur la division du travail et l'échange (puisque sauf exception l'un travaille toujours pour l'autre), c'est la fraternité. Dans une conférence qu'il consacre à l'expérience de Robert Owen, Steiner énonce, en prenant le contre pied des pères fondateurs de l'économie, ce qu'il nomme la "loi sociale fondamentale" : "*une société humaine est d'autant plus harmonieuse*

qu'est plus réduit le profit que chacun tire pour lui-même du travail qu'il effectue pour la communauté, et que la communauté pourvoit davantage aux besoins de chacun". Les sociétés modernes considérées comme socialement les plus avancées et les plus humaines sont indiscutablement allées dans cette direction, plus ou moins consciemment. Mais c'est l'Etat qui a été et est toujours, l'agent d'exécution principal de la solidarité. Or Steiner voyait la nécessité que la sphère économique elle-même, assume la responsabilité de rendre l'incontournable interdépendance des agents économiques aussi "fraternelle" ou solidaire que possible. Il suggérait que cela se fasse dans des formes associatives entre professions et catégories diverses et complémentaires et non pas seulement entre homologues. Le champ de recherche et d'expérimentation est dans ce domaine immense, depuis les coopératives, les formes interprofessionnelles jusqu'à l'Union Européenne en passant par toutes les tentatives de concertation au plan mondial. Dans ce champ d'expérience il est peu d'instrument qui, autant que l'argent, permette de passer du discours sur la fraternité à la pratique dans l'économie.

III - Les trois natures de l'argent

Steiner compare parfois l'argent circulant dans l'économie au sang circulant dans l'organisme humain. Il voit dans le premier une manifestation de l'esprit actif dans le processus de transformation de la nature puis de l'échange, et il voit le second comme étroitement en rapport avec l'individualité, avec la force du "moi". A bien des égards argent et "moi" (égoïsme) entretiennent des rapports de grande proximité. On peut comprendre que les premiers pas vers l'application du concept de fraternité à l'économie consistent à s'efforcer d'acquiescer une objectivité (une sorte de détachement) par rapport aux fonctions de l'argent dans le processus social et économique. Cette objectivité permettra de mettre l'argent dans

ses différentes fonctions au service des besoins de la société.

Steiner distingue l'argent de transaction qui permet la satisfaction des besoins immédiats et les échanges, il est en rapport étroit avec le présent et l'espace (déplacements, échanges) ; l'argent de prêt dont le lien avec le temps, la confiance (crédit) et l'avenir est évident, va permettre la mise en oeuvre des capacités et des compétences qui vont répondre aux besoins de demain ; enfin l'argent de don est la forme que prend l'argent qui, comme s'il avait vieilli, peut s'abstraire du circuit proprement économique. C'est lui qui par sa transmutation en éducation, recherche, arts, activités créatrices, assistance aux personnes vulnérables, va permettre le renouvellement permanent de la société, exactement comme le grain qui meurt va assurer la naissance de nouveaux épis (l'argent de capital, selon les cas peut se classer dans le prêt ou dans le don).

La santé de l'organisme social repose notamment sur une répartition adéquate de l'argent entre ces trois manifestations très différentes mais complémentaires, de sa réalité. Ainsi le tarissement, du fait de l'égoïsme des gens ou de l'appauvrissement de la société, des sources de l'argent de don (qui comprend aussi l'impôt) est-il un drame pour une société humaine qui voit disparaître sa capacité à soutenir des activités qui seules permettent son évolution harmonieuse. A l'opposé, l'hypertrophie de la masse d'argent de prêt est le signe que la société ne perçoit plus où sont les besoins essentiels. Dans ce cas tout se passe comme si l'argent, saisi par la folle logique de l'auto-reproduction, détruisait la société qui l'a engendré mais qui le laisse courir "comme un cheval sauvage". A partir de cette "lecture" de la réalité socio-économique on peut évaluer l'importance qui s'attache pour la santé de l'organisme social, à ce que les êtres et les institutions qui ont la charge de manier l'argent le fassent avec la claire conscience de leurs responsabilités.

2ème Partie

LA PRATIQUE BANCAIRE QUI DECOULE DE CETTE "LECTURE" BUTS, METHODES, PRATIQUES

Une pratique bancaire saine doit répondre aux besoins d'une société donnée, en des lieux et en un temps donnés. Ce qui est dit plus haut a entraîné la création d'organismes financiers s'inspirant des idées de Steiner dans de nombreux pays, parfois depuis plus de trente ans. Ces organismes sont presque tous plus vastes que ce qu'on appelle d'habitude une banque. En Allemagne et en Hollande, la création d'une banque a été précédée par celle d'une fondation (argent de don) ; fondation et banque sont des organes travaillant étroitement ensemble ; ils sont dirigés par les mêmes personnes, et constituent de fait un même organisme financier essayant de répartir

l'argent en fonction de ses différentes natures et selon la nature des besoins.

En France, l'association NEF a commencé par créer une Société Financière (argent de prêt) ; à ce jour elle continue de faire circuler un petit peu d'argent de don, malgré son statut insuffisamment adapté à cette fonction.

Depuis 1989, la Société Financière a pratiqué un travail de nature bancaire, puisqu'elle recueille l'épargne auprès du public et consent des crédits. La description qui suit s'appuie, en grande partie, sur les cinq années qui se sont écoulées depuis le début de son activité.

La banque "solidaire" peut se caractériser par ses buts, par ses méthodes et par ses pratiques.

I - Buts de la Banque

- a) Elle vise à permettre aux personnes qui s'adressent à elle :
 - de réunir leurs moyens pour répondre le plus efficacement possible aux besoins de leurs contemporains ;
 - d'établir une relation d'entraide réciproque entre épargnants et entrepreneurs, les rôles pouvant s'échanger,
 - d'assumer le plus consciemment possible leur responsabilité dans l'usage de l'argent, qu'il soit prêté ou emprunté,

b) C'est donc en premier lieu sur les hommes (aussi bien ceux qui apportent que ceux qui utilisent ses ressources) et sur leur activité qu'elle portera son regard, et ensuite seulement sur elle-même et sur son argent. Elle cherchera bien entendu, à équilibrer son activité afin d'assurer son développement (bénéfices nécessaires), mais pas nécessairement à faire du profit redistribuable.

c) Dans toutes ses pratiques, elle cherche à mettre l'individualité humaine au centre du processus économique (voir III).

d) Elle acquerra les compétences qui la rendent apte à la formation de jugements adéquats quant à la répartition des natures d'argent nécessaires pour chaque activité humaine. Pour ce faire, elle travaillera avec d'autres organismes si elle ne dispose pas, elle-même, des moyens de connaissance ou des natures d'argent nécessaires.

e) Elle cherche également, à travers toutes les rencontres avec ses clients, très souvent sur le terrain, à connaître et à suivre l'évolution de la vie économique, puisqu'elle ne la pratique pas elle-même. L'un des plus graves dangers, à côté de celui qui consiste à n'agir qu'en regardant son argent, est de devenir "étranger à la vie". C'est pourquoi ce que les clients lui apportent comme connaissances et expériences à travers leurs questions, leur demandes, leurs dossiers, est d'une extrême importance.

f) Pour conclure sur ce chapitre en termes philosophiques, elle cherche à ce que se réalise non pas ce qu'elle veut, mais ce que veulent les hommes qui s'adressent à elle.

II - Ses méthodes

A - Avec ses clients

D'une manière générale elle cherche à pratiquer la transparence et le dialogue, et à cultiver le sens de ses responsabilités.

La transparence

Sans vouloir faire de mauvais jeu de mots, chacun sait que les opérations financières douteuses sont qualifiées de "pas claires". Chaque client doit pouvoir voir où va son argent (quel "emploi" en est fait) et il peut même, dans la mesure du possible, orienter son épargne vers tel ou tel emploi. Il doit savoir pourquoi est pratiqué tel ou tel taux de rémunération de son épargne ou de son emprunt. En cours de route, il peut même être interrogé dans le sens d'une modification de ces taux si les circonstances (le marché par exemple) ont changé. Son information est donc capitale et la banque doit précéder la demande du client en ce domaine, afin qu'il puisse agir le plus consciemment possible.

Le dialogue

Il est la pierre angulaire de toute la banque. Le client doit se sentir écouté dans ses mots et "derrière ses mots" (comme on dit : lire les lignes et "entre les lignes"). Les dialogues doivent permettre aux interlocuteurs de se connaître, de sentir que chacun garde sa liberté jusqu'à ce qu'un contrat ait été conclu, de ressentir que la base du travail n'est pas un rapport de forces ou de pouvoir. Si cette qualité de rapports ne peut être atteinte, c'est que le personnel de la banque n'est pas compétent, ou que le client s'est trompé de banque. Ces entretiens peuvent conduire rapidement à une conclusion, ou se prolonger parfois pendant de longs mois avant que la conclusion soit possible.

Il ne s'agit pas de tendre à ce que clients et banquiers deviennent des amis - ce serait un excès dangereux - mais qu'ils se ressentent comme "frères" servant un même but : la satisfaction des besoins des hommes, y compris les leurs et ceux de la banque.

Le sens de ses responsabilités

S'il est évident que le banquier est responsable devant les épargnants des fonds qui lui ont été confiés et doit tout faire pour ne pas les mettre en danger, il est également en partie responsable de ce qui arrive aux emprunteurs du fait qu'il leur a consenti un crédit. Il sait qu'il peut nuire gravement en consentant un crédit à mauvais escient, ou en refusant un concours qui aurait été justifié.

C'est pourquoi le devenir d'un crédit ne peut lui être indifférent, au delà même des questions strictement financières. Ici se pose le problème du suivi des emprunteurs, et celui de leur accompagnement, devenu de plus en plus souvent indispensable.

B - Avec le personnel de la Banque

Les mêmes méthodes doivent être consciemment cultivées. Elles doivent devenir une véritable culture d'entreprise, jamais acquise définitivement, toujours à parfaire. Si l'écoute, le dialogue, la transparence, le sens des responsabilités ne sont pas cultivés dans l'équipe elle-même, ils ne peuvent être agissants avec la clientèle. Il s'agit là, aussi bien des rapports entre les membres du personnel, que de l'organisation du travail, des procédures de contrôle interne, de l'établissement du montant des salaires, de la durée du temps de travail, du choix des périodes de congés etc.

L'expérience montre que si ces méthodes sont employées par le personnel tout entier, elles créent une atmosphère qui transparaît dans toute l'institution, dans les documents qu'elle diffuse, on oserait presque dire dans l'air qu'on respire : les clients le perçoivent très vite et les entretiens avec eux peuvent prendre le visage décrit plus haut.

III - Ses pratiques

A - Le Capital

1°) Monétaire

Ce qui a été décrit dans la première partie de ce document montre que cette banque doit être indépendante du pouvoir politique ou étatique, du pouvoir confessionnel, et du pouvoir d'un petit nombre de personnes privées qui agiraient pour elles-mêmes. Il en découle que le capital est détenu par de nombreuses personnes physiques et morales (en Allemagne, par exemple, La GLS compte environ 8 000 sociétaires pour un capital social de 6 millions de DM et un bilan de 130 millions de DM) et que sont dissociés capital et pouvoir juridique : c'est ce que permet le statut de banque coopérative (c'est le cas de presque toutes les banques d'inspiration anthroposophique).

Du point de vue de sa nature, le capital peut être rémunéré (Triodos en Hollande) et a alors plutôt la nature d'un argent de prêt, ou non rémunéré (GLS en Allemagne, BCL en Suisse) il se rapproche alors d'un argent de don, surtout quand il ne peut être repris qu'à la dissolution de la société (BCL, Suisse capital 5 millions FS) ou lorsqu'un nouveau souscripteur vient le relayer.

Ces différentes qualités du capital ont, d'évidence des conséquences très importantes, tant sur la liberté d'action de l'équipe dirigeante que sur le taux de crédits lorsque le capital est prêté.

2°) Non monétaire

Il est fait de la qualité des liens entre les personnes travaillant dans la banque, qui doivent conduire à ce que se crée une véritable équipe, et non une juxtaposition de personnes isolées. Cette qualité d'équipe n'est, en rien, contradictoire avec la nécessaire hiérarchie. Le ciment de l'équipe est, en dernière analyse, constitué de la vision claire des buts poursuivis. Cette vision permet d'éviter la dilution des responsabilités et d'accroître l'autonomie réelle de chacun ainsi que l'exigence mutuelle de rigueur.

B - L'épargne

Toute personne peut ouvrir un compte : l'épargne est rémunérée jusque dans certaines limites, fixées et explicitées par la banque ; il est cependant assez fréquent que le dialogue avec les déposants, au cours duquel ils doivent choisir leur taux de rémunération, conduise à ce que le taux demandé soit faible, voire nul (30 % dans la NEF et GLS par exemple), parce que les épargnants savent ce qui sera fait de leur argent.

Tous les "produits" d'épargne peuvent être utilisés, à condition que la banque établisse la transparence indispensable.

C - Les emplois

1°) Les crédits

Tout emprunteur peut s'adresser à la banque, y compris ceux qui ont peu de moyens

financiers, ou sont d'une façon ou d'une autre, des exclus du système bancaire traditionnel. Mais la banque n'est pas une banque des exclus ; si c'était le cas, elle aurait nécessairement au versant des ressources d'abord, et dans une moindre mesure, à celui des emplois, de très grandes difficultés à survivre. Au versant des ressources, elle deviendrait même sans doute dépendante d'autres institutions.

C'est donc un banque, pour tous les hommes de bonne volonté, riches et pauvres, sans aucune distinction d'aucune sorte.

Les emprunteurs trouveront la possibilité de recevoir des concours, pour peu que leur activité soit jugée socialement utile, dans quelque domaine des activités humaines que ce soit. La banque n'a pas pour but de faciliter l'enrichissement personnel : celui-ci ne saurait donc être la raison première de leur demande.

Bien entendu, chaque époque fait naître des besoins particuliers : la nôtre voit, par exemple, un besoin grandissant de lutter contre l'exclusion et la banque devra donc tourner une partie importante de ses forces vers ce besoin. Mais elle ne doit pas, pour autant, arrêter de financer les autres domaines d'activité qui apportent plus de valeur financière ou plus de valeur sociale, ou les deux à la fois.

Dans les limites de ce que permet une exploitation bancaire saine, la banque sera libre de demander le taux du marché, ou plus, ou moins. Certaines banques (GLS, Allemagne) pratiquent même la "compensation" en demandant des taux plus importants aux activités réalisant une plus grande valeur financière importante afin de pouvoir pratiquer des taux plus bas pour des activités ne générant pas de plus grande valeur financière (recherche, pédagogie, institution pour handicapés par exemple)

2°) L'accompagnement

De plus en plus d'emprunteurs, et en particulier dans l'ensemble du domaine de la lutte contre l'exclusion, ont absolument besoin d'un accompagnement, avant et surtout après l'octroi d'un concours. Cet accompagnement n'est pas finançable par le produit "normal" de l'activité bancaire et doit donc trouver son financement par de l'argent de don - on voit par exemple là, combien est nécessaire, pour que l'argent de prêt puisse circuler, qu'il existe des sources d'argent de don -.

La NEF le trouve dans le fait que certains épargnants renoncent à tout ou partie de leur rémunération, et aussi dans le fait que les membres de l'association la NEF viennent abonder un fonds de solidarité créé à cet effet. Mais beaucoup reste à faire dans la perspective d'une banque.

3°) Les garanties

La première est la qualité des entretiens préalables à l'octroi du crédit et la qualité du mûrissement du dossier. La seconde est la caution partielle que peuvent donner les proches, les amis, ou les clients de l'emprunteur. Ainsi va se créer autour des projets ou des institutions une construction humaine qui renforcera l'emprunteur. De son côté, la banque aura des hommes comme garants et pas seulement des biens matériels. Cela ne signifie pas qu'il faille toujours repousser les garanties matérielles ; mais qu'il convient de ne les utiliser que si il n'y a pas d'autres solutions. Là encore, il s'agit de permettre aux hommes de reprendre leur place dans les processus.

D - Le personnel et la gestion de la Banque elle-même

Lorsqu'on veut lier humanisme et efficacité financière, il est nécessaire de disposer :

- d'une rigueur encore plus grande que pour un organisme bancaire classique
- de personnes ayant un professionnalisme certain dans leur domaine, ainsi que des qualités d'imagination et d'aptitude au dialogue.

La direction actuelle de toutes les banques d'inspiration anthroposophique est constituée de personnes s'intéressant à la pensée et aux méthodes décrites par R. Steiner. Dans toutes, le personnel est, ou non, lié à ces pensées, mais il a la volonté délibérée d'utiliser les méthodes décrites plus haut. Rien n'empêcherait que se soit aussi le cas d'une partie de la direction.

Les banques d'inspiration anthroposophique ont été, historiquement, les premières banques "solidaires" en Europe ; la Société Financière de la NEF a été le premier organisme de nature bancaire en France. On comprend donc qu'elle ne saurait renoncer à ce qui fait sa spécificité. Mais elle est prête à ouvrir ses portes, toutes ses portes, à ceux qui voudraient, avec l'équipe actuelle, travailler vers les mêmes buts (nous croyons avoir perçu que c'est le cas chez nombre de nos partenaires) en utilisant les mêmes méthodes. Si les hommes travaillant dans les différentes institutions partenaires se connaissaient dans le travail, ils s'apercevraient sans doute qu'ils utilisent des méthodes bien proches. C'est pourquoi nous avons offert, pour une première étape, d'ouvrir nos réunions de conseil d'administration à ceux qui voudraient percevoir nos méthodes dans la vie quotidienne.

Sous une forme poétique (en allemand !) et méditative, Steiner formule ce qui est pour lui le "motif central" de ceux qui veulent participer à essayer de guérir les parties souffrantes de notre corps social :

"il n'est de guérison,
que si dans le miroir de l'âme humaine,
se forme toute la communauté,
et si, dans la communauté,
vit la force de chaque âme."

Henri NOUYRIT
Président de l'association LA NEF

Jean Pierre BIDEAU
Président de la Société Financière de la NEF